

## *Éléments d'une approche psychophénoménologique du temps imaginé*

Francis Lesourd

Centre interuniversitaire EXPERICE Paris 8 - Paris 13

Dans un précédent article (Lesourd F., 2006b), j'ai proposé la notion de position de parole imaginative à titre heuristique. Dans celui-ci j'en poursuis la caractérisation, en revenant sur différents travaux relevant d'une approche psychophénoménologiques du temps. Je propose ensuite un protocole pour documenter certains de mes questionnements et ouvrir de nouvelles pistes. C'est dans la troisième partie que ces entretiens sont analysés au regard des questionnements théoriques introductifs.

### **I. Positions de parole et temporalités**

#### **1. Les positions de parole et leurs entretiens.**

Il est sans doute utile, pour le lecteur possédant une connaissance partielle de certaines notions utilisées en entretien d'explicitation, de faire quelques rappels terminologiques. Ainsi, la notion de « position de parole » désigne globalement le rapport que le sujet entretient avec ce dont il parle.

Dès le début des recherches utilisant l'entretien d'explicitation, P. Vermersch a distingué deux positions de parole.

- La position de parole formelle est définie comme « abstraite, ou encore distante ». Le sujet « n'est pas présent en pensée à la situa-

tion de référence » ; il « va s'exprimer plutôt à partir de son savoir que de son expérience. Il n'est pas en relation avec les affects qui pouvaient être attachés au vécu de la situation passée, et peut facilement traiter cette situation comme un cas particulier d'un cas général, ou ne s'intéresser qu'à sa structure abstraite, indépendamment de ce qu'elle a pu avoir de singulier pour lui en tant que personne. Cette position de parole est donc facilement explicative, distanciée du référent, entraînant un discours plutôt général et abstrait, n'impliquant pas le sujet et détachée du vécu et d'une situation particulière, en ce sens elle sera plus ou moins décontextualisée » (1994, pp.56-57).

- En position de parole incarnée, au contraire, « le sujet, au moment où il parle de la situation passée, est présent en pensée au vécu de cette situation. En conséquence, il en parle en tant que situation singulière, il restitue les vécus attachés à cette situation et reste relié au caractère concret de son vécu. De ce fait, les dimensions sensorielles et affectives sont présentes (...) au moment où il s'exprime le sujet est en évocation du vécu de la situation. Cela se traduit dans le langage spontané, par l'impression de revivre cette situation, de la retrouver, d'entrer en contact avec elle, etc. (...) C'est un moment où la situation passée est

*plus présente pour le sujet que la situation actuelle d'interlocution* » (1994, p.57)

Dans une note de bas de page, Vermersch ajoute : « *une théorie complète des positions de parole devrait distinguer aussi bien la position incarnée que je vais valoriser, mais aussi une position abstraite, une position correspondant à l'imaginaire, mais peut-être aussi une position qui relève de l'hallucination ou du délire* » (1994, note 1 p.56). J'ai ébauché pour ma part les caractérisations d'une position de parole imaginante (« correspondant à l'imaginaire ») à partir d'un questionnement portant sur le statut, en EdE, des empan temporels plus longs que des vécus (Lesourd F., 2006b). Avant de mettre au travail le terme « imaginante », je reviendrai brièvement sur mon précédent argumentaire en me référant aux deux types d'empan temporel suivants.

- Une période de vie. Lorsque je parle spontanément de telle période de ma vie, je n'en recherche pas la structure abstraite, pas plus que je ne me rapporte à une classe de périodes dont elle serait un cas particulier ; je me réfère bien à un temps spécifié - quoique d'empan temporel large - dont le ressouvenir m'affecte. Cependant, je ne peux présentifier cette période de vie à la manière d'une situation précise (d'un vécu) avec toute la sensorialité et la concrétude qui lui était associée. Lorsque je parle de telle période de ma vie, je ne suis donc ni dans une position de parole formelle ni dans une position de parole incarnée. Il me faut considérer une position de parole qui ne se réduit pas aux deux précédentes. J'ai proposé de la nommer « imaginante » pour souligner la construction de l'expérience qu'elle suppose et en suggérant que, à l'instar du travail du romancier ou de l'autobiographe, cette position de parole pouvait aboutir à une description à la fois fictive et « juste ». Différentes pratiques sont directement concernées par un tel alliage, une telle alliance du fictif et du véridique, en particulier celles qui explorent l'articulation des histoires de vie et de l'EdE en analyse de pratiques d'enseignants (Faingold N., 2001) ou à propos des tournants existentiels (Lesourd F., 2002, 2005 ; Cartier J.-P., 2004).

- De quelques heures à quelques jours. Envisageons maintenant le cas où l'explicitation porte sur certains moments d'activité professionnelle, par exemple des situations où je me situe en tant que formateur. Chacun des ces moment ou situations s'inscrivent - pragmatiquement et non abstraitement - dans le cadre temporel en-

globant d'une (ou plusieurs) journée(s) de formation. Lorsque je parle, au cours d'un entretien, d'une journée de formation, je ne peux certes pas présentifier cette journée à la manière d'une situation précise ; mon attention ne vise plus, pour un temps, le moment présent avec son cortège de sensorialités. Mais cela ne signifie pas que je parle de cette journée sur le mode du commentaire, en position de parole formelle. Bien souvent, je ne recherche pas la structure abstraite de cette journée, je ne me rapporte pas à une classe de journées de formation dont celle-ci serait un cas particulier ; il s'agit bien de cette journée-là qui a sa saveur, son allure, et qui n'est pas semblable à la journée qui l'a précédée avec le même groupe de stagiaires ou d'étudiants. Je me réfère bien à un temps spécifié dans le ressouvenir duquel je suis impliqué. Je me rapporte à la trace spécifique de la totalité temporelle<sup>1</sup> que cette journée a constitué pour moi. Au moment où j'en parle, je suis, comme dans le cas précédent, dans une position de parole qui n'est ni formelle ni incarnée. Pour autant qu'elles prennent en compte des empan temporels tels que celui de la demi journée, de la journée, de quelques jours, la plupart des techniques d'entretien, y compris l'entretien d'explicitation, semblent directement en prise avec l'alliage-alliance du fictif et du véridique qui caractérise la manière dont le sujet appréhende ces empan temporels. Partant, ne peut-on considérer que, en EdE, nous travaillons le plus souvent avec des sujets qui oscillent entre positions de parole incarnée (présentification de moments), imaginante (construction de la journée) et formelle (commentaires divers) ?

## 2. Pourquoi pas « narrative » ?

Mais pourquoi nommer « imaginante » cette troisième position de parole ? Le terme « narrative » ne lui conviendrait-il pas mieux ? L'approche narrativiste, francophone ou anglophone, a en effet acquis une place prépondérante en matière d'étude des grands empan temporels du temps vécu. Pour Ricœur, « *le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé sur un mode narratif* » (1983, p.85). Ce point de vue qui pose le temps propre comme une construction ou une création nar-

<sup>1</sup> C'est ce type de totalité temporelle qui nous apparaît lorsque, par exemple, nous tournons notre attention vers « hier » et non vers les différents moments qui le composent.

native, est devenu central dans les approches biographiques.

Le Grand Robert définit la narration comme « exposé détaillé d'une suite de faits, dans une forme littéraire » (sens 1). Les dérivés mentionnés (récit, exposé, exposition, relation) supposent un discours c'est-à-dire une « expression verbale de la pensée ». La narration se caractérise donc d'un déploiement verbal : c'est la « partie du discours qui suit la proposition et précède la confirmation » (sens 2), un « exercice scolaire, qui consiste à développer, de manière vivante et pittoresque, un sujet donné » (sens 3), un « récit fait oralement » (sens 4), un « discours (oral ou écrit) caractérisé par la clôture et par la temporalité du signifié (opposé à description) » (sens 5). Quant au récit, c'est une « relation orale ou écrite (d'événements vrais ou imaginaires) ». En somme : sans mots, pas de narration<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Il existe bien entendu des perspectives de recherches spécifiques qui élargissent considérablement la notion de narration. A.J. Greimas distingue « deux niveaux de représentation et d'analyse : un niveau apparent de la narration, où les diverses manifestations de celle-ci sont soumises aux exigences spécifiques des substances linguistiques à travers lesquelles elle s'exprime, et un niveau immanent, constituant une sorte de tronc structurel commun, où la narrativité se trouve située et organisée antérieurement à sa manifestation. Un niveau sémiotique commun est donc distinct du niveau linguistique et lui est logiquement antérieur, quel que soit le langage choisi pour la manifestation » (1983, p.158). Selon L. Marin, « pour l'œil du spectateur parcourant les représentés du tableau, il y aura bien récit, assumption de moments passés et futurs qui se posent, selon l'avant et l'après, par rapport à l'instant central de la représentation, mais ce faisant, il ne fera qu'énoncer, dans les formes temporelles du récit, les articulations grammaticales et syntaxiques du modèle qu'est le tableau narratif » (1997, p.70). Aussi justifiées que soient ces acceptions de la narration, elles semblent difficiles à utiliser précisément hors de leurs contextes (sauf à estimer avoir déjà articulé les questionnements de la narratologie ou de l'histoire de l'art à ceux, par exemple, d'une approche psychophénoménologique du temps). Par ailleurs, une utilisation cette fois décontextualisée de ces acceptions de la narration risquerait d'induire une certaine confusion : que mon récit et mon dessin, par exemple, soient également dits narratifs ne favorise pas la différenciation des niveaux de fonctionnement desquels ils relèvent et, partant, réduit la possibilité de questionner les résonances entre ces niveaux. Il me semble donc plus judicieux, en termes de stratégie

## 2.1. Critique du « tout narratif »

Si la narration s'appuie sur le langage verbal, plusieurs arguments mettent en doute le monopole de celui-ci dans la donation d'une consistance et d'un sens au temps long. Au plan anthropologique, le cheminement personnel peut être par exemple dansé ou dessiné (Galvani P., 1998). A la suite de D. Stern (1993), des psychanalystes mettent aujourd'hui au travail, sans confondre les niveaux de fonctionnement verbal et non verbal, des précurseurs de la narrativité chez le nourrisson, opérant en l'absence de possibilité de produire un discours (Golse B. et Missonnier S., 2006). Des psychologues comme D. McAdams (1993) considèrent également que l'histoire d'une personne se construit sur la base d'images voire même de tonalités affectives qui renvoient, elles aussi, à une préhistoire personnelle sans paroles. Issues des premières relations du nourrisson à ses proches, ces tonalités fournissent tout au long des vies singulières des patterns de temporalisation de l'existence. On peut ainsi considérer que d'autres miroirs que celui du récit peuvent être tendus aux temps personnels, que différents niveaux de représentation se tissent fréquemment pour donner forme au temps et, ce, dans des combinaisons où le langage verbal, s'il est rarement absent, n'a peut-être pas toujours la place principale. Si donc, du point de vue narratif, l'histoire de sa propre vie prend le statut de construction ou de création, c'est-à-dire de produit d'un imaginaire individuel et collectif, le narratif ne constituerait que la modalité verbale d'un tel imaginaire. Une telle perspective de recherche a l'avantage de visibiliser d'autres modalités, non verbales, que le sujet utilise pour se temporaliser. Elle suggère de ne pas réduire l'appréhension des empanns temporels vécus de moyenne ou de grande taille au récit que le sujet peut en faire.

## 2.2. Psychophénoménologie de l'appréhension des vastes empanns temporels

L'approche psychophénoménologique apparaît ici tout particulièrement capable de générer de nouveaux questionnements des modes d'appréhension des empanns temporels de moyenne ou de grande taille. Je rappellerai quelques uns de ses apports récents.

### Représentations sensorielles, signifiants in-

de recherche, de m'appuyer sur l'acception courante de la narration comme verbale.

### ternes du temps...

A partir de mon propre vécu auto-explicité, j'ai proposé de considérer des « représentations sensorielles du temps » : des unités sensibles qui se composent, par exemple, d'un sentiment d'avoir du temps devant soi et d'éléments non temporels tels que des perceptions de matériaux alentour, de la lumière et de l'espace environnants. Ces différents éléments se nouent pour faire émerger en moi l'appréhension d'un vaste empan temporel (Lesourd F., 2005). De telles représentations sensorielles du temps m'ont semblé pouvoir être rapprochés des signifiants internes qui, dans le processus de prise de conscience, peuvent correspondre à « une étape intermédiaire, avant la mise en mot pour la communication sociale » (Vermersch P., 1993). De façon plus extensive, les signifiants internes renvoient certes à ce par quoi le sujet se représente son environnement ou sa propre action avant la mise en mots mais renvoient également à un mode de représentation qui peut ne jamais déboucher sur la verbalisation ou bien qui s'opère parallèlement à celle-ci. Par exemple, dans une recherche de Vermersch (1996), le mode de représentation d'une pianiste n'était pas verbal mais visuel<sup>3</sup> ; dans d'autre cas, ce mode de représentation peut être auditif, kinesthésique ou adopter des formes mixtes.

Peut-on alors parler de signifiants internes (visuels, auditifs, kinesthésiques) que se donnerait le sujet des différents empan temporels qu'il appréhende ? Se représenter du temps suppose-t-il au contraire d'emblée une capacité de « mise en intrigue » (Ricœur) ? On peut envisager un moyen termes entre ces deux orientations en utilisant le modèle de la prise de conscience (Piaget J., 1974a, 1974b ; Vermersch P., 1994). La création par le sujet de signifiants internes d'un vaste empan temporel, par exemple, se prolongerait en une thématization de cet empan (alors narrativement appréhendé) voire

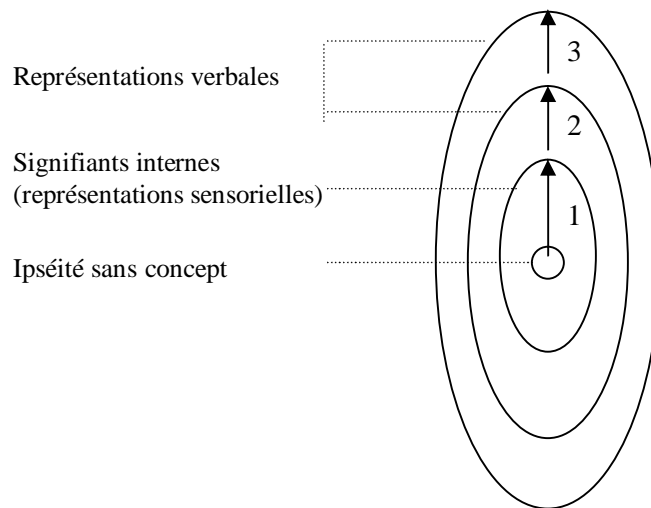
en une réflexion sur celui-ci (cette réflexion constituant notamment l'objectif des histoires de vie), de sorte que toute narration d'empan temporel vécu comporterait, dans son anté-début, une première mise en forme via les signifiants internes.

### ...et ipséité sans concept

On peut également considérer que ce prolongement des signifiants internes en une verbalisation n'a rien d'incontournable. A ce propos, je rappellerai l'hypothèse de Vermersch concernant deux processus à l'œuvre dans la mise en mots, « l'un rapide et donnant une sémantique mais pas de mise en mots, l'autre plus lent, très en retard sur le premier et caractérisé par la production d'une mise en mots » (Vermersch, 2005b, p.45). A souligner qu'il s'agit là de deux processus co-présents et non, comme précédemment, de deux étapes d'un même processus. Le premier processus, qui m'intéresse tout particulièrement, constituerait « un mode d'appréhension original (...) produisant des impressions ayant précisément « une ipséité sans concept » » (p.46). Précisons le sens de cette expression. Témoignant de son expérience d'une « idée-graine » avant la verbalisation de celle-ci, Vermersch note que « dans son mode propre, non loquace, elle est pleine, complète, elle a son ipséité (elle se détache sans ambiguïté, elle a une identité sans pour autant être un concept (cf. Richir 1992, p. 118) » (p.32). En somme, une ipséité sans concept peut être caractérisée par sa non-ambiguïté, sa singularité, sa capacité de fournir une sémantique en l'absence de verbalisation.

3 « La pianiste x se représente l'image visuelle de son clavier et de chaque touche sur laquelle elle appuiera, elle voit ses mains le faire au fur et à mesure qu'elle s' imagine jouer son morceau avec l'indication précise du ou des doigts qui jouent ; elle met en œuvre se faisant des signifiants internes de type "image visuelle", mais non pas image visuelle des signes musicaux en laquelle est écrite la partition, ni l'image visuelle du nom des notes qu'elle pourrait solfier en même temps. » (Vermersch P., 1996, p.7).

Je considérerai que la notion d'ipséité sans concept peut s'associer à celles de représentation sensorielle ou de signifiant interne pour penser les modes d'appréhension d'un empan temporel particulier tel qu'une période de vie. Cependant, bien qu'elle partage avec ces représentations et ces signifiants la capacité de donner sens sans médiation verbale, l'ipséité sans concept me semble s'en distinguer et s'y articuler en tant qu'elle unifie représentations sensorielles ou signifiants internes ; elle leur donne leur tenir-ensemble ; elle constitue leur principe organisateur, leur dénominateur sémantique commun. Dans mon expérience, les représentations temporelles sont constituées par différents éprouvés et perceptions que j'ai décrits comme « noués » ; la notion d'ipséité sans concept m'apparaît pouvoir désigner ce qui noue ou unifie<sup>4</sup>.



*Figure 1. Structure générique des représentations d'empans temporels*

Dans le modèle ébauché dans la figure, inspiré de celui de la prise de conscience, l'ipséité d'un empan temporel est, comme l'action, une première fois créée sur le plan du représenté, à travers l'opération du réfléchissement, sous forme de signifiants internes qu'elle maintient reliés (1). Les signifiants internes de cet empan temporel sont ensuite verbalisés, en l'occurrence thématifiés (2). Dans un troisième temps, ils sont éventuellement réfléchis (3). Ce processus, pris dans son ensemble, constitue une sémiogenèse.

<sup>4</sup> Cette « unification » m'apparaît ainsi comme l'équivalent sensible de la subsumption c'est-à-dire de l'action de subsumer et son résultat. Subsumer, par exemple un individu dans une espèce c'est le penser comme compris dans un ensemble qui le relie aux autres individus.

De ce point de vue, les signifiants internes ou les représentations sensorielles du temps, constellant « autour » de l'ipséité sans concepts de tel ou tel empan temporel, sont, avec cette dernière, utilisés pour appréhender non verbalement cet empan. Et cette appréhension relève d'une saisie non loquace ou d'un rapport antéprédicatif au temps. Ainsi, compte tenu des précédents apports, expérimentaux et psychophénoménologiques, l'appréhension de vastes empan temporels apparaît de moins en moins réductible à une narrativité.

### 3. Pourquoi « imaginante » ?

Plusieurs éléments permettent de donner consistance à ce choix terminologique.

#### 3.1. Evocation et chronogenèse.

Les deux processus dont parlait Vermersch (l'un donnant rapidement une sémantique sans mise en mots, l'autre débouchant plus lentement sur une mise en mots) renvoient respectivement à « deux manières de mettre en œuvre le rappel évocatif (...) Dans le premier cas, l'évocation serait source d'information alors que, dans le second cas, elle serait source d'inspiration » (Vermersch, 2005b, p. 44). Evoquer une ipséité sans concept, ce ne serait donc plus s'informer sur un vécu passé mais laisser l'inspiration se déployer depuis la source de cette ipséité. L'hypothèse dérivée est que nous appréhendons davantage les empan temporels de grande taille (une période de vie) ou de taille moyenne (une demi-journée) à travers l'inspiration qu'à travers les informations que nous recueillons sur eux. En d'autres termes : rapportée à ces empan, l'évocation est une construction du temps, une chronogenèse.

#### 3.2. Appréhension holistique du temps et fonction créatrice de l'imagination

En outre, « un objet temporel (un morceau de musique, un temps de vécu plus long qu'un moment spécifié, l'exécution d'une séquence gestuelle), ne peut s'appréhender d'un seul tenant, sauf à les schématiser, à les condenser, ce qui est la voie de représentation par abstraction, mais pourtant il semble que l'on puisse s'en donner une intuition plus ou moins holistique. Comment se donne cette intuition figurée ? Les distinctions entre imagination, imaginaire, imaginal (Wunenburger 1991; Wunenburger 1997; Wunenburger 2002; Wu-

nenburger 2003; Fleury 2006), mais aussi entre signe, allégorie, symbole (Durand 1964) semblent pouvoir éclairer un peu ce débat » (Vermersch P., 2006). Associé au terme d'« inspiration », celui d'« holistique » est éclairant : il conduit à envisager un rapport au temps permettant au sujet d'appréhender d'un seul tenant mais, aussi bien, de donner forme à un empan temporel plus grand qu'un vécu. En ce sens, l'évocation rejoint la fonction non pas recombinante mais créatrice de l'imagination. Wunenburger rappelle que l'imagination est « le lieu d'une double activité : l'une de jeu avec des images déjà formées, l'autre de transformation d'images plus informantes qu'informées (...) Dans ce dernier cas, l'imagination schématisante accède au rang d'un processus autopoïétique » (2006, p.158). Le terme « schématisante » renvoie ici, au sens de Kant, au « schème », défini « comme une sorte de représentation sensible, visualisable, mais réduite à l'état d'esquisse encore bien indéterminée, dont l'usage permet précisément de mener un concept vers des exemplifications perceptives et, inversement, des perceptions particulières vers un référentiel catégoriel unique » (p.157). En tant que schématisante, l'imagination se situe bien, de ce point de vue, entre sensibilité et abstraction – ce qui accroît la pertinence de nommer « imaginante » une position de parole dont l'activité, à la fois, se donne sur un mode sensoriel et désigne des objets méta empiriques comme les empan temporels dont il a été question.

#### 4. Position de parole imaginante et EdE

Commentant le travail accompli lors du dernier séminaire d'été du GREX autour des vastes empan temporels, Vermersch résume comme suit le point de départ de ce chantier de recherche émergent : « l'idée était de revenir sur la délimitation de la situation spécifiée (la taille, la durée, l'empan temporel que pouvait viser un entretien d'explicitation). Donc, si l'on conservait l'idée d'une référence nécessaire au passé (plutôt que l'avenir ou l'imaginaire) et à la dimension autobiographique (l'entretien d'explicitation se rapporte toujours à quelque chose qui a été vécu par le sujet qui en parle), le projet était de relâcher cette exigence et d'explorer les modes d'accès à une situation passée qui pouvait aussi bien relever de la période de vie, d'un séjour, d'un stage entier, d'une demi-journée, c'est-à-dire des empan temporels qui dans tous les cas débordent lar-

gement la notion de moment spécifié » (2006, p.32).

Cette réflexion renvoie aux situations d'entretiens où l'on vise par exemple une période de vie (qui fait office de v1) depuis le temps v2 de l'entretien : l'empan temporel visé fait bien, en l'occurrence, entièrement partie du passé. Ce sera ici le cas de figure A. On peut cependant envisager un autre objet de recherche, le temps imaginé et anticipé, qui correspondra au cas de figure B, et dont la prise en compte me semble possible en EdE.

Prenons l'exemple où j'entre (v2) en évocation de telle situation de formation spécifiée, en vue d'explicitier ce qui a suscité une décision pédagogique que j'ai opérée à ce moment-là. Classiquement, je vais centrer mon attention, dans cette situation, sur quelques moments significatifs et fugaces (v1), rappelés dans toute leur sensorialité, à travers quoi je vais éventuellement parvenir à un niveau de détail d'où émergeront des éléments de réponse à ma question de départ (pourquoi cette décision pédagogique). A partir de cette situation courante en EdE, je soulignerai que certains éléments ayant suscité ma décision pédagogique apparaissent à la fois temporels et imaginés. Cette décision, que je souhaite explicitier, semble en effet difficilement dissociable de la représentation globale que, en v1, je me suis donné de la demi-journée de formation qui était alors en cours. En v1, cette représentation a unifié plus ou moins clairement des éléments chronologiques (heures de début et de fin), séquentiels (dans quel ordre aborder les contenus), rythmiques (alternances des explications et des débats), cinétiques (à quel vitesse aller), etc. Je peux aussi avoir anticipé, plus ou moins clairement, des « scénarios » alternatifs en fonction de la réception du cours par les étudiants. Ma représentation, en v1, de la demi-journée comporte donc comme une arborescence de temps virtuels. Aussi imaginaire et anticipatoire soit-elle, cette représentation de temps m'a cependant été fort utile sinon indispensable en v1 : dans le moment spécifié visé, je m'y suis référé par éclairs attentionnels pour guider mon action. C'est la référence à cette représentation qui m'a permis d'appréhender, le plus souvent sans mise en mots, dans quelle mesure j'allais ou non trop vite, dans quelle mesure je rythmais correctement la « respiration » des explications et du débat, si j'avais ou non sauté une séquence du contenu, ou encore qui suggérait que je devais regarder ma montre. Sans possi-

bilité de se référer à une telle représentation de l'empan temporel de la demi-journée, il me semble improbable qu'une décision pédagogique ait pu s'y opérer puisque, alors, il aurait manqué à cette décision une image consistante du temps d'où émerger comme situé et signifiant. En somme, la demi-journée représentée a constitué un *cadre temporel* (Lesourd F., Vermersch P., 2002) pour guider mon action tout au long de la demi-journée vécue. De manière plus générale, mon action est guidée aussi bien par ce que je perçois dans l'espace, par ce que je ressens intérieurement et par les cadrages temporels plus ou moins vastes<sup>5</sup> qui la contiennent, la contraignent et l'orientent. D'où l'intérêt d'explorer, en EdE, les actions et les vécus d'empans temporels courts en relation avec les représentations d'empans temporels larges.

Revenons sur le caractère imaginaire de ces représentations temporelles en v1. Chacune d'elles est constituée à la fois de passé (ce qui s'est déroulé depuis le début du cours), de présent (ici et maintenant) et de futur (ce que j'anticipe qu'il va se produire). A partir de différents éléments passés, présents et futurs, il me semble – en première analyse – que je crée une sorte de pattern temporel à quoi je me réfère - un peu comme, lors d'une randonnée où le terrain se fait touffu, on lève les yeux pour appréhender le paysage plus globalement afin de trouver un passage plus facile. Mais les limites de la métaphore apparaissent vite : le tout temporel de la demi-journée est, en général, beaucoup moins stable qu'un paysage – sauf si je fais un cours magistral. Le plus souvent, en fonction des réactions des étudiants ou des idées qui me viennent, je redessine ce tout temporel, je re-synthétise les moments passés, présents et futurs qui le composent. Loin de se réduire, en termes de satellites de l'action, à l'accès à un savoir procédural, cette opération me semble à maints égards proche du dessin libre où la forme qui s'inscrit sur le support n'est pas représentée d'abord mais est perçue

<sup>5</sup> Au-delà de l'empan temporel de la demi-journée, ma décision pédagogique a pu également être affectée par ma représentation du bloc temporel formé par les deux ou trois jours pendant lesquels je sais devoir rencontrer les stagiaires – c'est en fonction de cette représentation globale des deux ou trois jours que je peux, par exemple, décider de remettre au lendemain l'exploration de certaines questions.

au fur et à mesure qu'elle apparaît. Au moment même où, en cours d'action, je me réfère au cadrage temporel de la demi-journée, je donne une forme (gestalt) à ce cadrage temporel à la fois trouvé et créé.<sup>6</sup>

En somme, si l'on cherche à comprendre non plus comment l'on appréhende après-coup, en v2, un empan temporel passé v1 (cas de figure A) mais comment l'on appréhende après-coup, en v2, les empan temporels qu'on se donnait en v1, en cours d'action (cas de figure B), la référence au passé « plutôt que l'avenir ou l'imaginaire » devient moins cruciale.

### 5. Dispositif

Le dispositif que j'ai choisi reprend les trois temps classiques de l'EdE : v1 (vécu visé), v2 (vécu d'évocation de v1) et v3 (vécu d'évocation de v2). Ce dispositif tenant compte, en outre, des cas de figure A et B, il se décline en six temps : v1a, v2a, v3a, v1b, v2b, v3b (il comporte encore un septième temps qui sera présenté plus bas). Sur cette base, les entretiens sont organisés comme suit.

#### Cas de figure A :

- Entretien 1. Evocation (en v2a) de l'ipsité d'une demi-journée de formation (v1a).
- Entretien 2. Evocation (en v3a) du déroulement (en v2a) de l'évocation de l'ipsité de la demi-journée de formation (v1a) ; feed-back de l'interviewé sur les questions posées par l'intervieweur.
- commentaire théoriques et méthodologiques prolongeant l'entretien 2.

#### Cas de figure B :

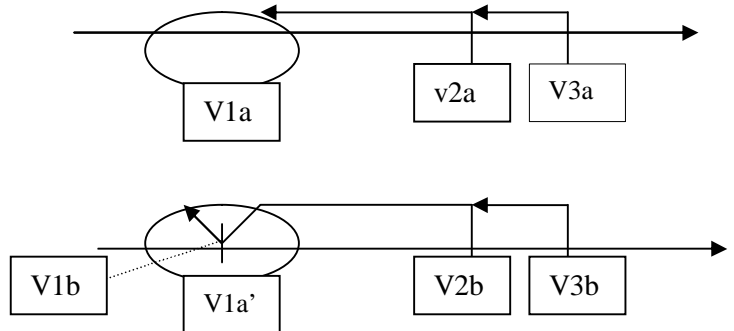
- Entretien 3. Evocation (en v2b) d'un moment spécifié (v1b) de cette demi-journée, en recherchant tout particulièrement la manière dont à ce moment v1b je me suis référé à l'ipsité de la demi-journée (v1a').

La comparaison des données fournies par les entretiens 1 et 3 visera à dégager les similitudes et différences entre l'appréhension *après-coup* de l'ipsité de la demi-journée v1a et l'appréhension *sur le moment* de l'ipsité de la

même demi-journée - identifiée v1a' pour marquer la différence de point de vue de l'observateur. Cette différence de point de vue est essentielle : après-coup, v1a correspond à un objet temporel passé ; sur le moment, v1a' correspond à un objet temporel mélangé de passé, de présent et de futur.

- Entretien 4. Evocation (en v3b) du déroulement (en v2b) de l'évocation de l'ipsité de la demi-journée de formation (v1a') tel que j'ai effectué cet acte dans la situation spécifiée v1b ; feed-back de l'interviewé sur les questions posées par l'intervieweur.

- commentaire théoriques et méthodologiques prolongeant l'entretien 4.



**Figure 2. Les deux cas de figure distingués dans la présente recherche**

La différence entre les deux cas de figure apparaît dans le mouvement attentionnel qui, dans le premier cas, se porte directement sur l'empan temporel choisi (v1a) et qui, dans le second cas, se porte indirectement, en passant par un vécu spécifié v1b, sur cet empan alors identifié comme v1a'.

## II. Protocoles

Afin de réaliser ces entretiens, j'ai procédé en saisissant des questions et relances analogues à celles utilisées en entretien d'explicitation duel sur le clavier de mon ordinateur, en y répondant de la même façon, et en m'interdisant toute correction rétroactive autre qu'orthographique.

### 1. Cas de figure A

Entretien 1. Viser (v2a) l'ipsité d'une demi-journée de formation (v1a).

<sup>6</sup> Il est probable qu'un tel processus de « dessin d'une forme temporelle » puisse être éclairé par les travaux récents du GREX sur le « sens se faisant » dans la mesure où elle semble supposer de nombreux revirements attentionnels (Vermersch P., 2005a, 2005b ; Lesourd F., 2006a).



AQ1. As-tu choisi la demi-journée ?

AR1. Oui, c'est la dernière demi-journée de formation avec une promotion d'éducateurs de jeunes enfants qui va bientôt passer le diplôme. C'est donc le dernier cours de psycho que je leur donne.

AQ2. OK. Alors, je te propose, si tu en es d'accord, de laisser revenir ce qui fait tenir ensemble tout ce qui s'est passé dans cette demi-journée.

AR2. OK.

AQ3. Stop ! (au bout de deux à trois secondes). Veux-tu décrire ce qui t'es venu.

AR3. Une image du groupe d'étudiants face à moi, la sensation de la présence d'autres à droite et à gauche. Une luminosité blanche, qui rend les visages et les bras nus très blancs. Puis, curieusement, un assombrissement, comme si la nuit était très vite tombée, c'est la même salle de cours mais il fait nuit et il n'y a plus personne. Et moi, je ne suis plus à la même place mais sur le pas de la porte, regardant cette salle sombre.

AQ4. Ces deux images représentent cette demi-journée et elles se succèdent ?

AR4. Oui aux deux questions.

AQ5. Serais-tu d'accord de laisser revenir ce qui fait tenir ensemble ces deux images de cette demi-journée ?

AR5. Oui... Alors il y a, j'ai une expression du visage du genre « on n'est pas tout puissant », parce qu'ils sont angoissés par l'examen et il y a forcément un côté loterie parce qu'il y a l'arbitraire des correcteurs et des jurys mais on a fait ce qu'on a pu, eux, moi et les collègues de l'équipe. Cette expression, je ne la vois pas, j'ai le souvenir... musculaire. Les muscles de mon visage qui bougent d'une certaine façon pour arriver à cette expression. Et la deuxième image, le noir, c'est la fin. Plus de cours, ne plus se rencontrer, les dés sont jetés... Il y a une sensation de descente, comme si j'étais sur un toboggan, en haut mon expression et ces peaux très blanches, en bas la nuit et, entre deux, une bosse sur le toboggan qui fait un cahot, comme quand on s'endort et qu'on se réveille en sursaut et on met un temps à savoir ou on est - il y a une impression « ah oui, c'est vrai » quand je découvre la pièce sombre et vide.

AQ6. Ce mouvement d'ensemble descendant avec cahot, il décrit assez justement cette demi-journée ?

AR6. Oui, c'est pas mal mais je sens que c'est

mon expression et la blancheur, blafarde, qui, dans la demi-journée est vraiment dans la demi-journée. Je veux dire que le reste, la pièce dans la nuit et le cahot, c'est juste aussi et c'est assez fort mais c'est ce qu'on anticipait, ce sont les appréhensions du futur que j'ai ressenties ambiantes à ce moment-là. Ca en fait partie de ce point de vue... (un temps assez long, un peu plus d'une minute) Et puis, non, je sens que ce toboggan, il est artificiel. Tout le reste, c'est ça, mais justement l'impression globale, il y a du discontinu dedans. C'est plus juste comme ça. On garde tout sauf le toboggan censé en faire une unité bien reliée.

AQ7. D'accord. Alors il y a les deux images qui sont venues l'une après l'autre et entre-deux il n'y a rien et c'est ça qui est juste ?

AR7. Oui.

AQ8. Je te propose maintenant, si tu en es d'accord, d'explorer ce rien.

AR8. Allons-y. Mais je me demande si je vais trouver quoi que ce soit. (une dizaine de secondes). J'ai l'impression d'une foule de gens qui discutent. Il y a une épaisseur invraisemblable de discussions. Trop pour comprendre quoi que ce soit... Ca éteint mon éveil comme on ferme la lumière (un peu moins d'une minute) tout ça est très vain, comme mille personnes qui réviseraient en même temps et à voix haute leurs tables de multiplication. C'est très puissamment soporifique, ça m'endort... En évoquant ça, j'étais parti loin !

AQ9. Oui

AR9. C'est très bien relié à cette demi-journée, avec la tendance chez les étudiants à chercher de l'info et encore de l'info et presque à l'apprendre par cœur, et moi qui voulait bien leur donner encore de l'info, c'est mon boulot dans ce cadre-là, mais c'est la fin, il est temps pour tout le monde de changer d'état d'esprit et pas de réciter.

Entretien 2. Viser (v3a) mon évocation en v2a d'un tout temporel v1a ; retour sur les questions. (fait immédiatement après l'entretien précédent)

AQ'1. Serais-tu d'accord de décrire les différentes étapes de cet entretien telles que tu les as vécues ?

AR'1. Oui. D'abord les deux premières images, la blancheur puis la nuit me sont venues très vite. En pensant à cette demi-journée, c'est la blancheur qui revient, elle m'a presque tiré vers elle, une luminosité avec une grande force d'attraction de l'attention. Puis j'ai été surpris,

presque stupéfait de l'image à la pièce noire. Ensuite, la souvenir musculaire de mon expression, la surprise de la pièce sombre, ça complète mais ta question sur l'unité, je ne suis pas sûr que ce soit une bonne question, ça m'a fait inventer le toboggan pour faire un ensemble pour donner une bonne réponse puisque c'est ce que tu demandais. Par contre, ta question « est-ce que ça décrit assez justement ? », c'est une bonne question. Les considérations sur les appréhensions du futur à ce moment-là, c'est intéressant mais secondaire. « Est-ce que c'est juste ? » A un moment, je n'y arrivais pas à répondre à cette question, c'est quand il y a eu un long temps de silence de ma part, puis presque de la révolte en disant que les deux images n'étaient pas liées et que c'était ça qui était juste.

AQ'2. OK, j'entends et j'en tiens compte. Si tu en es d'accord, on pourrait revenir sur ce temps de silence, le moment où tu n'arrivais pas à répondre à ma question.

AR'2. J'avais une impression de surfait dans ma description et je ne savais pas à quoi ça tenait. C'était difficile de s'en détacher car, ce toboggan, il collait très bien à la théorie : extraire une représentation unifiée mais non verbale, un ensemble bien articulé de signifiants internes qui rendent compte de la façon dont je me représente un temps. C'était parfait !

AQ'3. Et ensuite, que s'est-il passé ?

AR'3. J'étais dans cette impression de surfait que je n'arrivais pas à référer à quoi que ce soit, alors je suis simplement resté dessus, en prise avec, en patientant.

AQ'4. Que se passait-il d'autre pour toi à ce moment-là où tu patientais ?

AR'4. L'impression que c'est très ennuyeux parce que je me sentais renoncer à une belle confirmation expérientielle de la théorie, cette impression s'est estompée, j'étais juste dans « endurer ».

AQ'5. Quelles sont les composantes de cette expérience d'endurer ?

AR'5. D'un côté, il y a quelque chose de déprimant, comme d'avoir fait des efforts pour rien, et quelque chose d'autre qui continue.

AQ'6. Serais-tu d'accord pour décrire ce quelque chose qui continue ?

AR'6. Oui, c'est très petit, très neutre et ça sait juste dire « attend ». Je dis que c'est très petit parce que... à un moment, je n'avais plus de pensées, juste des impressions de courants et de mouvements avec de temps en temps la question « vrai ? » qui pulse vers ce que j'ai

évoqué avant, et c'était toujours là, un atome de pensée à l'écoute, en train de tenir, même plus tenir d'ailleurs, juste en train d'écouter.

AQ'7. Et ensuite ?

AR'7. Ensuite, le flash de compréhension soulageante que mon expérience c'était deux choses séparées, un point c'est tout, et que la théorie devait s'aligner dessus et non l'inverse. Et aussi, quasiment en même temps, je ne sais pas, quelque chose de gourmand parce que ça va être l'occasion de théoriser quelque chose d'inattendu ! Ce côté gourmand s'estompe quand tu me fais le coup de « quand il n'y a rien qu'est-ce qu'il y a ». Il y a donc d'abord une difficulté à me remettre juste dans ce rien, j'y parviens en me remettant dans la deuxième scène, la pièce sombre, et en remontant en arrière, et je me retrouve avec cette impression de multiplicité embrouillée de conversations, impression dont la teneur est assez étrange, ce qui ne me gêne pas, mais dont je ne vois pas comment elle est reliée à tout ça. J'ai à nouveau l'impression déprimante que ça ne sert à rien, que cette recherche est rococo et je laisse juste ces sentiments me traverser, aidé du petit machin qui reste stable et à l'écoute, et j'arrive à ce mouvement de s'endormir comme on éteint la lumière. A ce moment-là, j'ai trois pensées compactes que je mets en mots maintenant. Un : s'endormir = fermer la lumière, alors dans l'entre-deux scènes il y a, en plus petit, le même mouvement (trop de discours, je dors) que dans l'ensemble des deux scènes (de la lumière blanche à l'obscurité). Deux : trop de discours = c'est vain de vouloir tout mémoriser, c'est bien lié à ce que j'ai ressenti des étudiants. Trois : je connais bien chez moi, la difficulté à ne pas m'endormir quand ce qui se dit ne m'intéresse pas. Tout ça rassure la partie de moi qui tient à sa théorie (finalement, peut-être que ça ne colle pas si peu ?). Et puis, après, je fais un commentaire du genre : c'est bien relié à la demi-journée, là c'est juste.

#### Commentaires sur les entretiens 1 et 2.

a. Le « STOP » (AQ3) sert à arrêter la narration. L'hypothèse sous-jacente est que les signifiants internes de l'empan temporel visé émergent en premier. Une fois qu'ils ont émergé, il s'agit de favoriser leur description. On notera que le mouvement attentionnel proposé est inverse de celui de la fragmentation. Celle-ci a plutôt un caractère « descendant » : l'attention, à partir d'une localisation temporelle spécifiée, se porte vers des unités d'action

de plus en plus petites, les « parties » d'une situation visée. A l'inverse, porter son attention vers ce qui relie des unités d'action en un tout temporel a un caractère « montant ». C'est cette invitation à la reliance qui sous-tend ma question AQ5 : « serais-tu d'accord de laisser revenir ce qui fait tenir ensemble ces deux images de cette demi-journée ? ». Visiblement, cette question a exercé une contrainte dont j'ai eu des difficultés à me défaire. Il aurait mieux valu demander, par exemple : « est-il plus juste de dire que ces deux images sont reliées ou qu'elles sont séparés ? » et ensuite, si la réponse va du côté de la reliance, de poser la question AQ5.

b. La question AQ6 cherche à faire vérifier par A si ce qu'il a fait émerger décrit de manière assez juste, selon lui, l'empan temporel visé. Cette « justesse » me semble l'équivalent, à l'échelle d'empans temporels vastes, de l'index de présentification à l'échelle d'un vécu. En effet, la sensation d'artificiel, de surfait, d'inventé témoignent d'un manque de contact avec l'ipséité de l'empan temporel de même que ces mots peuvent témoigner, relativement à un vécu visé, d'un manque de contact ou de présence à ce vécu. Ce qui est juste ici, ce sont la première image, la seconde *et* la discontinuité entre elles, et non le toboggan inventé pour combler cette discontinuité.

c. Ce n'est qu'une fois que la discontinuité a été reconnue comme juste qu'on peut l'explorer. Cette exploration mène, de manière pour moi inattendue sur le moment, à un fonctionnement que je suis tenté de nommer « holochronique » : à l'instar d'un hologramme dont chacun des fragments contient l'image du tout, le temps très fugace conversations-sommeil résume pour ainsi dire l'ensemble de la séquence scène1-discontinuité-scène2<sup>7</sup>.

d. Qu'en est-il des deux autres index, de remplissement et de singularité ?

Quant à l'index de remplissement, il ne faut pas oublier qu'on cherche ce par quoi A se donne une représentation d'un empan temporel et non la description de tout ce qui s'est passé à ce moment-là, c'est-à-dire des parties de cet empan ou des parties d'un moment de cet empan. On cherche de l'abstrait sensible. Il aurait

sans doute été pertinent d'explorer davantage le bruissement des conversations et l'assoupissement associé à travers, par exemple, différentes sous-modalités auditives, visuelles, cénesthésiques, etc.

Quant à la singularité de cet empan temporel, je l'ai vécue comme établie : ce que j'ai évoqué correspond pour moi à une unité d'expérience que constitue cette dernière demi-journée de cours. Cette unité d'expérience ne renvoie pas, par exemple, à l'avant-dernier temps de cours avec les mêmes étudiants, qui avait eu lieu la semaine précédente. Cet avant-dernier temps ne résonne pas avec ou ne s'emboîte pas dans la représentation du dernier temps de cours.

e. Ces deux entretiens me semblent en outre illustrer la difficulté d'une recherche utilisant l'auto-explicitation où le sujet est à la fois le chercheur qui produit des hypothèses à quoi il s'attache, l'intervieweur B et l'interviewé A. Il est d'autant plus important dans ce cadre de rester vigilant à la manière dont on peut méconnaître que A adapte ses réponses à ce que B demande.

### Cas de figure B

Entretien 3. Viser un moment spécifié de cette demi-journée (v1b) en recherchant tout particulièrement la manière dont à ce moment je me référais à l'ipséité de la demi-journée (v1a').

BQ1. Nous sommes d'accord sur le fait de reprendre la même demi-journée ?

BR1. Oui.

BQ2. Alors, je te propose de laisser revenir un moment de cette demi-journée.

BR2. OK (une demi minute de silence). C'est un moment, dans la salle, toujours avec cette intense blancheur. J'ai fait les topos sur les points sur quoi ils m'avaient demandé de revenir, et quelqu'un me demande (je vois dans quelle direction mais j'ai un doute sur qui) de reparler de la notion freudienne d'étayage. J'ai une première impression de lassitude car j'en ai parlé plusieurs fois depuis le début de la formation. Je suis debout et en balayant la salle du regard je vois qu'une grande majorité de têtes opinent, y compris celle d'une étudiante qui n'a pas de difficulté avec les notions freudiennes. Est-ce moi qui ne sait pas faire passer cette notion ? Puis je ressens que les étudiants me demandent plus de la réassurance (étayage = soutien) que du savoir et je me sens

<sup>7</sup> On pourrait également rapprocher ce fonctionnement de la mise en abyme : « procédé ou structure par lesquels, dans une œuvre, un élément renvoie à la totalité, par sa nature (tableau dans le tableau, récit dans le récit...) » (Grand Robert).

m'orienter vers un discours qui pourrait contribuer à les tranquilliser pour le cours laps de temps qui reste avant l'examen. Ca fait une priorité qui m'incite à consacrer le temps qu'il faut, ce matin, pour répondre à cette question. Quelque chose en moi voudrait aller vite mais cette réorientation me ralentit au contraire. Alors que ce ralentissement se fait, j'entrevois de leur demander d'abord comment ils comprennent la notion et ensuite les valoriser en reprenant leurs mots dans une phrase synthétique.

BQ3. OK. Il y a plusieurs unités temporelles dans ce que tu dis. Un : depuis le début de la demi-journée jusqu'à maintenant, tu as déjà fait les topos demandés. Deux : depuis le début de la formation à maintenant (tu as déjà parlé d'étayage). Trois : depuis maintenant jusqu'à l'examen (les rassurer). Quatre : depuis maintenant jusqu'à la fin du temps de cours (prendre le temps pour répondre aux mieux à la demande). C'est ça ?

BR3. Oui. Il y a aussi le ralentissement, mais c'est peut-être autre chose.

BQ4. Oui, on y reviendra certainement si tu veux. Mais, pour l'instant, es-tu d'accord de décrire comment tu as perçu l'unité qui va du début de la matinée à « maintenant » ?

BR4. (quelques secondes) C'est l'impression d'être tranquille : j'ai répondu à ce qui avait été demandé. C'est une succession de... d'objets complets. J'ai l'image de troncs bruns qui sortent de l'eau et qui servaient à amarrer les bateaux dans les vieux ports bretons.

BQ5. Je te propose de laisser venir tout ce qui s'est passé pour toi au moment où tu as ressenti cette impression de succession d'objets complets ou de troncs.

BR5. (une bonne minute) Il y a une valence positive : tous ces objets ont été bien amenés ; je suis satisfait. Quant à l'impression, il y a juste comme des centres flous, si je veux rester dans mon impression sans trop inventer d'images, il y en a plusieurs, c'est l'impression de « plusieurs », une poignée, moins de dix, plutôt cinq ou six, ils ne se succèdent pas strictement dans mon impression, ils sont un peu épars entre maintenant et le début du cours mais il y a comme une épaisseur de matière qui marque le début du cours. Il y a aussi... (30 secondes) l'impression que c'était prévu et que maintenant c'est fait, c'est clos. C'est difficile de décrire comment j'ai appréhendé ça : c'était prévu, maintenant c'est fait.

BQ6. Et quand c'est difficile de décrire,

qu'est-ce qui te vient ?

BR6. Comme une tension qui vient d'avant le temps de cours, parce que j'ai dû préparer des phrases courtes et parlantes, des phrases de révisions sur les points demandés. Et maintenant il n'y a plus cette tension-là. Et puis il y a eu, au début du cours, une sorte de mobilisation chez moi, ouvrir grandes toutes les écoutilles parce que, même si j'ai préparé du texte, j'improvise beaucoup et comme je pense assez peu en mots, c'est toujours en partie de l'improvisation, je n'ai jamais deux ou trois phrases d'avance dans la tête, alors c'est mobilisant, comme de dévaler un sentier de forêt en pente, mais en même temps c'est une impression de sport. Oui, c'est un mouvement où la tension est là avant, brun sombre, puis il y a un moment de mobilisation d'énergies touffues, un buisson d'actes et de perceptions, dans les jaunes blanc brillant, et ça s'éclaircit au fur et à mesure puis une détente.

BQ7. Qu'est-ce qui te donne le signal de la détente ?

BR7. C'est l'impression que tous les points à traiter, je les sens plus lourds, comme repus et le fait que les étudiants, ils ont aussi un... ils me confirment, verbalement ou non, que ce temps des topos prévus est fini. C'est beaucoup leurs postures.

BQ8. A quoi perçois-tu dans leurs postures qu'ils te confirment la fin de ce temps ?

BR8. Il y a comme... c'est comme quelqu'un qui bondit d'abord, au ralenti, puis qui se reçoit bien, le corps amortit bien le recontact avec le sol et s'ancre dans le sol pour bondir à nouveau. Comme dire... Ce sont leurs épaules qui s'abaissent, j'ai une impression que les corps dans le groupe sont moins tirés vers le haut, ils ont plus de poids.

BQ9. C'est ce qui marque la fin de cette unité de temps ?

BR9. Oui. L'atterrissage pour eux comme pour moi. Nos « courbes de saut » sont à peu près synchronisées. Mais, d'accord, c'est la fin de ce temps-là mais ça repart aussitôt pour un nouveau saut avec cette question sur l'étayage.

BQ10. Alors on peut peut-être passer à la deuxième unité de temps de la demi-journée ?

BR10. Oui. Elle se fait au moment où je réalise qu'ils me demandent de les rassurer.

BQ11. Si tu en es d'accord, je te propose de t'arrêter sur ce moment.

BR11. Oui. C'est une sorte de gravité enfantine, sans rien de péjoratif, que je sens, et c'est collectif, quand ils me demande de revenir sur

l'étayage. Donc, on n'est plus dans la même chose, ça me fait ralentir mon rythme explicatif. Inverser la vapeur, partir d'eux. Et il leur faut quelque chose d'autre à emporter, maintenant, autre chose que des informations, ils en ont besoin pour après... Le moment où j'ai senti ça... Je suis debout et je viens d'achever de balayer la salle du regard, je sens mon cou qui tourne, ma tête revient de la gauche, vers la fenêtre au centre de la salle devant moi. C'est que il faut que je m'occupe d'eux pas seulement de leur apprentissage et que ça va dans le temps jusqu'à l'examen, avec un petit coup d'œil qui me dit que j'ai pour ça une petite heure.

BQ12. Es-tu d'accord de te centrer sur ce petit coup d'œil qui te dit que tu as une petite heure ?

BR12. Oui. C'est comme... (une minute ou deux) C'est un coup de sonde vers la première partie de la matinée, OK il y a eu assez de choses apportées, et un deuxième coup de sonde vers la deuxième partie de la matinée, comme un espace dégagé, pas encombré d'objet à y mettre mais il faut quelque chose d'un autre ordre, qui va rassurer.

BQ13. Qu'est-ce qu'il y a d'autre en plus de cet espace dégagé et du quelque chose d'autre ?

BR13. C'est moins tendu que la première partie mais... Ce n'est pas la même facette de moi qui est à mobiliser, pas être efficace mais être juste. La direction c'est de leur raconter une histoire mais c'est une pensée de maintenant, ça. En tout cas, il y a quelque chose à faire, je sens la direction et quand je l'aurais fait, le cours sera fini même s'il reste chronologiquement du temps. Ce n'est pas une courbe de saut, où on agit soi-même : on reste juste à regarder et tout d'un coup, la grenouille qui était cachée dans les herbes saute et on est content. « Ca » saute. Et après ce sera fini.

BQ14. Alors il y a deux sauts. Le premier, dans la première partie de la matinée, qui correspond à la courbe de préparation, d'activité et de détente des étudiants et de toi. Le second, qui est anticipé au moment que tu es en train d'évoquer et qui n'est pas effectué par toi, mais par « ça ». C'est bien reformulé ?

BR14. Oui, c'est ça.

BQ15. J'ai envie de te proposer une autre façon de travailler. C'est, dans ton évocation, de parler depuis cette autre facette de toi que tu sentais à mobiliser, depuis – tu me diras si je me trompe - ce qui donne de la place au « ça ».

BR15. Oui, la formulation est assez juste. Par ailleurs, moi je suis d'accord mais il faut de-

mander à l'autre facette.

BQ16. Certes. Alors je m'adresse à cette autre facette maintenant. Bonjour.

BR16. Bonjour.

BQ17. Es-tu d'accord pour continuer la travail commencé avec Francis ?

BR17. Je suis d'accord pour essayer.

BQ18. Merci. Alors je te proposes de laisser revenir le moment où tu as senti que c'était à toi de prendre le relais.

BR18. J'ai commencé à gagner en consistance quand... Francis, le Francis habituel, a senti que les étudiants avaient besoin de quelque chose qui soit... autre qu'un souci de s'organiser (une minute). C'est difficile d'évoquer ce moment sans que le Francis habituel me coupe la parole, pour ainsi dire, et que ce soit son évocation à lui... Je suis apparu par un retrait... je ne suis pas en train de regarder depuis les yeux mais depuis plus en arrière, ça fait une distance plus grande entre moi et les étudiants et aussi une plus grande lenteur... et aussi je les aime bien. J'apparais avec des échos... lents et... empathiques et une détente du ventre aussi.

BQ19. OK. Je te propose, si tu en es d'accord, de décrire, au moment où tu apparais, ta perception de l'unité de temps qui reste jusqu'à la fin du cours.

BR19. Eh bien, c'est juste un temps où Francis va m'aider à être là.

BQ20. Et comment le perçois-tu, ce temps-là, à ce moment-là ?

BR20. J'ai une impression de délimitation réelle mais pas rigide, on peut finir un peu plus tôt ou un peu plus tard, peu importe. Et surtout, dedans, il y a des points d'espérance. C'est le bon terme. Plusieurs mais pas du tout une infinité.

BQ21. Que perçois-tu d'autre au moment où tu perçois ces points d'espérance ?

BR21. La qualité du regard et de l'attente des étudiants. Francis parlait tout à l'heure de quelque chose d'enfantin, moi j'y sens de l'espérance, elle est déjà en eux mais il doit y être répondu non sous forme de réponse mais par une autre espérance qui, parce qu'elle est en écho, est une reconnaissance.

BQ22. Revenons, si tu en es d'accord, à ta perception des points d'espérance...

BR22. Ma perception... Je ne sais pas... Il y a une demande, maintenant, il va y avoir des mots ensuite et pendant ce temps-là, ce sera une attente, et il y aura tout d'un coup l'occasion, plusieurs occasions, de faire par

exemple une remarque a priori banale comme « bien dit ! » ou bien... de raconter une anecdote si possible drôle concernant le jeu chez l'enfant qui leur permettra, puisqu'il en saisisse les éclairages psy, d'avoir un sentiment de maturité professionnelle. Et ces petites choses ne font effet que si je les dis en étant... convaincu, ou plutôt sur un fond d'espérance, sur le fond de la... posture existentielle de l'espérance. Ce n'est pas facile de décrire comment j'ai perçu à ce moment-là des potentialités de manifestation d'une posture existentielle !

BQ23. En quoi ces potentialités ou ces points d'espérance, tels que tu les ressens à ce moment évoqué, sont-ils différents, par exemple, de simples idées que tu aurais projeté de transmettre ?

BR23. Les points d'espérance sont... vibrants et attracteurs, je glisse vers eux. Et il y a un sentiment de consentir à sa vulnérabilité, c'est dans la poitrine et le ventre, il y a une certaine gravité... Les simples idées ont, disons, une moins grande vitesse intrinsèque et leur écho temporel est souvent plus petit, c'est dans la tête, les épaules et les bras.

BQ24. OK. Je te propose maintenant, si tu en es d'accord, d'explorer non plus la première ou la deuxième partie de cette demi-journée mais la perception globale que tu as eu, à ce moment-là, de cette demi-journée.

BR24. Il y a un mouvement du tronc, du cou et de la tête qui part de la gauche et, là, c'est associé à la partie passée, et qui va vers la droite et, là, c'est associé à la partie future, non, ce n'est pas ça, le mouvement vers la droite c'est pour vérifier que beaucoup d'étudiants dans le groupe veulent reparler d'étayage. Ce qui se passe ensuite c'est que mon regard revient au centre et que j'ai un revirement attentionnel vers le passé (les topos étaient bons) puis un vers le futur (ce que je pressens qu'il faut faire) et il y a le ralentissement.

BQ25. Et qu'est-ce qui se passe pour toi au moment où ça commence juste à ralentir ?

BR25. C'est le rythme des explications, très rapide et pulsant, régulier malgré les improvisations qui s'estompent pour faire place à... on passe du jazz-rock à Wagner, le Wagner lent, pas la walkyrie. Et le moment où ça bascule ? Un coup de gong, qui correspond au moment où j'ai eu tout à coup le sentiment d'une demande d'espérance, avec quelques phrasés de jazz-rock qui s'estompent et un accord wagnérien naissant. C'est le mieux que je puisse dire

pour l'instant.

Entretien 4. Viser (v3b) mon évocation en v2b d'un tout temporel v1a' via une situation spécifiée v1b; retour sur les questions. (fait immédiatement après l'entretien précédent)

BQ'1. Serais-tu d'accord de me décrire les différentes étapes de cet entretien telles que tu les as vécues ?

BR'1. OK. D'abord, je n'ai pas eu trop de mal à évoquer la situation qui a marqué le basculement de la première à la deuxième unité de temps du cours. Ensuite, je me suis senti un peu inconfortable avec la description de ma perception de la première unité de temps parce que j'avais tendance à inventer des images, comme par exemple les troncs pour les topos dont j'étais satisfait dans ce temps qui venait juste de s'écouler, or, mon éprouvé, ce n'était pas des troncs ! Par contre j'étais assez content de ma description de la courbe de préparation, de restitution/improvisation des topos et de détente finale. Je dois avoir des a priori limitants à propos de ce qu'est une bonne description du temps, il faudra y revenir. Bref, après, tu as posé des questions, je ne me rappelle plus lesquelles qui m'ont aidé à repérer que les courbes de temps des étudiants et la mienne étaient synchronisées et que je l'avais repéré à leur posture et à mes propres sensations.

BQ'2. Et la deuxième partie ?

BR'2. C'était beaucoup plus difficile. J'ai eu beaucoup de mal à décrire le petit coup d'œil ou le petit coup de sonde vers la deuxième partie de la matinée. Et il y a ce drôle de moment où la place d'où je parle se décale, où il y a ce « saut » qui est attendu mais que ce n'est pas à moi d'opérer, qui doit s'opérer en moi. D'où ta proposition de travail de décrire depuis une autre co-identité.

BQ'3. Comment s'est effectuée la passation ?

BR'3. Facilement. L'autre est estompé, en fond, et quand il est appelé, je m'estompe et je rejoins le fond sur quoi l'autre se détache. Il y a eu aussi, à ce moment-là, un changement de centre de gravité quasiment, je n'étais pas présent à mon corps de la même façon. Il y a pourtant eu un moment où l'autre avait du mal à ce que son évocation ne soit pas parasitée par la mienne, comme si j'avais déjà installé les pitons et le matériel d'alpinisme et donc la voie d'entrée dans la situation puisque je venais juste d'y faire un tour. Là, il a fallu que je m'estompe davantage. Par ailleurs, ce que je remarque, c'est que ta question pour différen-

cier la perception des points d'espérance par rapport à de simples idées a beaucoup favorisé une réponse plus précise. Ce n'est pas une question facile parce qu'elle ouvre trop à du « en général » : il n'y avait pas de simples idées dans la situation visée mais ça fait office de sous-modalités en attendant de trouver mieux. Par ailleurs encore, la question portant sur l'unité perçue de la demi-journée m'a demandé de lâcher la crainte d'être dans du trop métaphorique : les allusions musicales que j'ai utilisées m'ont semblé vraiment adéquate, alors tant pis. C'est comme si j'exigeais de moi-même d'avoir sous la main des mots qui ne renverraient qu'à du temporel.

#### Commentaires sur les entretiens 3 et 4.

f. Une première reformulation (BQ3) a pour fonction de rappeler à l'interviewé les différentes unités temporelles qu'il semble avoir mentionné, et à vérifier auprès de lui la justesse de cette reformulation. Après quoi (BQ4), j'ai pu lui demander comment il a perçu la première unité temporelle, qui appartient au passé. Le terme « perçu » est sans doute impropre au plan théorique car il s'agit d'aperception ; le terme « appréhension » est sans doute meilleur mais, en situation d'entretien, le double sens d'« appréhender » m'a semblé pouvoir induire quelque inquiétude et j'ai donc évité de l'employer.

g. La question BQ12 (« es-tu d'accord de te centrer sur ce petit coup d'œil qui te dit que tu as une petite heure ? ») est une mauvaise question : « te centrer » n'oriente pas assez clairement vers la description de l'acte de jeter le coup d'œil et j'ai donc répondu en termes de contenu attentionnel apparaissant via le coup d'œil. Il aurait été préférable de demander : « es-tu d'accord de décrire comment tu as fait (comment tu fais) pour jeter ce coup d'œil ? ».

h. BQ15 ouvre à une manière tout à fait nouvelle pour moi de mener une auto-explicitation : proposer de décrire la situation évoquée à travers une autre co-identité<sup>8</sup> quand cela sem-

<sup>8</sup> Une co-identité est « un des pôles identitaires qu'une personne peut actualiser dans des circonstances particulières » (Vermersch P., 2001, p.7). Ces circonstances peuvent être notamment professionnelles : ce ne sont pas les mêmes pôles identitaires que l'on actualise lorsque l'on est, par exemple, peintre et psychothérapeute et que l'on passe d'une de ces activités à l'autre. Vermersch propose de considérer que « toute professionnalisation repose sur une réduction spécifique qui a été intériori-

ble pouvoir apporter plus facilement les informations recherchées. Cette manière de procéder est une transposition sur la scène intérieure de différentes approches thérapeutiques ou de développement personnel tels que, notamment, le dialogue intérieur<sup>9</sup>. Cette approche m'apparaît ici pertinente dans la mesure où la co-identité invitée a pu avancer davantage dans la description que la co-identité de départ. La question se pose malgré tout de l'éventuel caractère d'évitement de cette manière de travailler : n'aurait-il pas mieux valu accompagner la co-identité de départ dans sa traversée de l'effroi plutôt que passer le relais à une facette pour qui cette traversée semble moins problématique ? En quoi l'évocation diffère-t-elle, comme acte et comme contenu, suivant les différentes co-identités qui peuvent l'effectuer ? On peut envisager, pour répondre à cette question, de comparer les différentes évocations d'un même vécu par x co-identités d'une même personne. On peut également explorer les prévalences successives et les co-présences de différentes co-identités s'opposant ou collaborant au cours de l'évocation (cf. BR'3 : l'un s'estombe pour que

sée, assimilée, signe de la construction stable d'une nouvelle co-identité, celle correspondant au rôle professionnel » (2001, p.9). Il note également que, dans certains cas, « il est possible d'apercevoir dans le souvenir un moi passé, à condition que le contraste avec le moi actuel soit suffisamment grand, je suis alors par exemple face à un conflit intérieur, une contradiction, m'apportant la preuve que tel engagement a été pris par moi, mais dans une autre co-identité » (Vermersch P., 2002, p.26). A un niveau plus général, la question des co-identités apparaît fondamentale en psychophénoménologie dans la mesure où « la structure tripartite de l'intentionnalité rend nécessaire d'en prendre en compte les trois termes : noèse, noème, ego » (Vermersch P., 2002, p.25). J'emploie pour ma part le terme co-identité pour désigner différents pôles identitaires entre lesquels s'opèrent des déplacements qui m'apparaissent très fréquents, quoiqu'en général peu conscientisés, dans l'ensemble de la vie quotidienne, professionnelle ou non.

<sup>9</sup> Stone H, Stone S., 1997. Cette approche vise la conscientisation des différentes co-identités et de leurs interactions dans la vie du patient. Les auteurs utilisent le terme voisin de subpersonnalité qui désigne un « état semi autonome et semi-permanent de la personnalité capable d'agir comme une personne » (Vigne J., 1996, p. 187). On retrouve des notions équivalentes, quoique abordées suivant des pratiques différentes, chez Jung, en Analyse Transactionnelle, en psychodrame analytique, etc.

l'autre apparaisse).

i. BQ23, la question sur les différences ressenties entre « points d'espérance » et « simples idées » a été commentée par l'interviewé comme risquant d'induire une position de parole formelle et faisant néanmoins office de sous-modalités temporelle. L'utilisation de sous-modalités conduit d'une part à s'interroger sur les critères permettant de les définir et, d'autre part, m'incite à questionner les critères visant à distinguer ce qui serait discours abstrait sur le temps de ce qui renverrait aux premiers niveaux de symbolisation de celui-ci.

Quant au premier point, certains indicateurs du temps vécu apparaissent évidents (vitesse, durée, accélération, tempo, etc.) et peuvent générer autant de sous-modalités utilisables (lent/rapide, court/long, qui ralentit/qui accélère, régulier/irrégulier, etc.). Mais d'autres vécus temporels, par exemple la « courbe » décrivant la première moitié de la demi-journée, ne semblent apparaître qu'habillés d'images visuelles (« c'est un mouvement où la tension est là avant, brun sombre, puis il y a un moment de mobilisation d'énergies touffues, un buisson d'actes et de perceptions, dans les jaunes blanc brillant, et ça s'éclaircit au fur et à mesure puis une détente » - BR6) ou motrices (« c'est comme quelqu'un qui bondit d'abord, au ralenti, puis qui se reçoit bien, le corps amortit bien le recontact avec le sol et s'ancre dans le sol pour bondir à nouveau » - BR8). De même, l'ipséité de la demi-journée, aussi justement décrite qu'elle m'apparaisse, constitue un métissage d'image acoustique complexe et de références musicales : « un coup de gong, qui correspond au moment où j'ai eu tout à coup le sentiment d'une demande d'espérance, avec quelques phrasés de jazz-rock qui s'estompent et un accord wagnérien naissant » (BR25). Ce caractère métaphorique a suscité chez moi quelque ambivalence au cours de l'entretien. D'une part, aux topos transmis représentés comme des troncs d'arbre (BR4) dont l'alignement spatial représente la succession temporelle, j'ai préféré, dans un second temps, la représentation de « centres flous, si je veux rester dans mon impression sans trop inventer d'images » (BR5). Mais d'autre part, j'estime un peu plus loin « avoir des a priori limitants à propos de ce qu'est une bonne description du temps » (BR'1). Dans ces moments, il est possible que j'aie produit non pas des représentations formelles, abstraites

mais ce que j'étais en train de chercher : de l'abstrait sensible qui constitue pour A une représentation d'un empan temporel global.

j. Dans cet entretien correspondant au cas de figure B, je ne relève pas de difficulté tenant à un manque de présence à l'ipséité de l'empan temporel ou à un manque de « justesse » de la description émergente alors que c'était le cas dans le cas de figure A où, à certains moments, ma représentation m'a semblé « artificielle ».

La singularité de cet empan temporel est également, pour moi, indubitable. Comme dans le cas de figure A, la demi-journée correspond pour moi à une unité d'expérience qui ne peut être confondue avec celle d'une autre demi-journée.

k. Il me semble également retrouver, dans le cas de figure B comme dans le A, un fonctionnement « holochronique », où un temps très fugace résumerait l'ensemble de la demi-journée : les phrasés de jazz-rock qui s'estompent pour faire place à un accord wagnérien naissant (BR25).

### III. Analyses

Cette partie s'appuie sur la comparaison des représentations de la demi-journée de formation, l'une nommée v1a lorsqu'elle est entièrement passée, visée après-coup en v2a, l'autre nommée v1a' lorsqu'elle est en train d'être vécue au moment passé v1b évoqué en v2b. La comparaison s'applique donc aux représentations de la même demi-journée suivant qu'elle soit un objet temporel passé (cas de figure A) ou un objet temporel mixte de passé, de présent et de futur (cas de figure B). Dans un premier temps, la comparaison porte sur les modes non verbaux d'appréhension des empan temporels ; dans un second temps, elle alimente le débat sur une position de parole imaginante. Dans un troisième temps je reviendrai sur la fonction pragmatique du temps imaginé.

#### 1.1. Signifiants internes, représentations sensorielles, et ipséité sans concepts dans l'appréhension de vastes empan temporels

- Dans le cas de figure A (entretien 1), les représentations sensorielles de la demi-journée sont d'abord organisées en deux temps.

D'une part « une luminosité blanche, qui rend les visages et les bras nus très blancs » (AR3), luminosité dotée d'une « grande force d'attraction » (AR'1), associée à des percep-



tions moins fortes : « une image du groupe d'étudiants face à moi, la sensation de la présence d'autres à droite et à gauche » (AR3). S'y ajoute le « souvenir musculaire » d'avoir montré « une expression du visage du genre « on n'est pas tout puissant » » (AR5).

D'autre part, « un assombrissement, comme si la nuit était très vite tombée, c'est la même salle de cours mais il fait nuit et il n'y a plus personne » (AR3). Cet assombrissement est reçu avec surprise, presque avec stupéfaction (AR'1).

Une fois reconnue la discontinuité entre ces deux blocs de représentation (AR6), son exploration génère des représentations qui sont a priori autres : « l'impression d'une foule de gens qui discutent. Il y a une épaisseur invraisemblable de discussions. Trop pour comprendre quoi que ce soit... Ca éteint mon éveil comme on ferme la lumière (...) tout ça est très vain » (AR8). On a là un même mouvement « descendant » exprimé avec des signifiants internes différents : le passage de la blancheur à l'obscurité et celui de l'éveil au sommeil – associé au fait de « changer d'état d'esprit » (AR9).

En termes de justesse, ce mouvement m'apparaît très proche de l'ipséité de la demi-journée visée, à partir de quoi se déploient, comme des ondes concentriques, les signifiants internes non verbaux (visuels, auditifs, kinesthésiques) et les commentaires à plus grande distance du vécu.

- Dans le cas de figure B (entretien 2), l'évocation d'un moment spécifique s'opère à travers différents revécus sensoriels visuels (la blancheur à nouveau) et kinesthésiques. On retrouve, avec la demande de revenir sur la notion d'étayage, une « impression de lassitude car j'en ai parlé plusieurs fois depuis le début de la formation » (BR2) qui semble proche du mouvement d'endormissement repéré en A. Puis, avec une nouvelle compréhension de ce qui m'est demandé, émerge un micro-projet pédagogique pour le temps de cours qui reste, micro-projet éprouvé comme une réorientation : « quelque chose en moi voudrait aller vite mais cette réorientation me ralentit au contraire » (BR2).

L'exploration du passé de la demi-journée produit d'abord une description quelque peu spatialisée : les topos effectués sont décrits comme « une succession de... d'objets complets. J'ai l'image de troncs bruns qui sortent de l'eau et qui servaient à amarrer les bateaux

dans les vieux ports bretons » (BR4) ou « comme des centres flous (...) il y en a plusieurs, c'est l'impression de « plusieurs », une poignée, moins de dix, plutôt cinq ou six, ils ne se succèdent pas strictement dans mon impression, ils sont un peu épars entre maintenant et le début du cours mais il y a comme une épaisseur de matière qui marque le début du cours » (BR5). La description se temporalise autour d'un sentiment d'achèvement : « il y a une valence positive : tous ces objets ont été bien amenés ; je suis satisfait. L'impression que c'était prévu et que maintenant c'est fait, c'est clos » (BR5). Ou encore : « c'est un mouvement où la tension est là avant, brun sombre, puis il y a un moment de mobilisation d'énergies touffues, un buisson d'actes et de perceptions, dans les jaunes blanc brillant, et ça s'éclaircit au fur et à mesure puis une détente » (BR6). Ce mouvement est encore rapproché d'une « courbe de saut » (BR9) ; « c'est comme quelqu'un qui bondit d'abord, au ralenti, puis qui se reçoit bien, le corps amortit bien le recontact avec le sol et s'ancre dans le sol pour bondir à nouveau » (BR8).

La deuxième partie de la demi-journée est, elle aussi, d'abord appréhendée sur un mode spatialisé, « comme un espace dégagé, pas encombré d'objet à y mettre mais il faut quelque chose d'un autre ordre, qui va rassurer » (BR12). Un nouveau « saut » est envisagé mais non associé à ma propre action : ce qui est visé est que « ça » saute (BR13). Après déplacement de la parole jusqu'à une co-identité, la description se spatialise à nouveau : « j'ai une impression de délimitation réelle mais pas rigide [du temps qui reste] (...) Et surtout, dedans, il y a des points d'espérance. C'est le bon terme. Plusieurs mais pas du tout une infinité » (BR20). On notera que, mise à part leur différence de nature, ces points présentent certaines analogies avec les topos théoriques (plusieurs, non localisés). La description acquiert ensuite davantage de mouvement : « les points d'espérance sont... vibrants et attracteurs, je glisse vers eux » (BR23). Elle comprend aussi une différenciation heuristique : « les simples idées ont, disons, une moins grande vitesse intrinsèque et leur écho temporel est souvent plus petit, c'est dans la tête, les épaules et les bras » ; les points d'espérance, par contre, résonnent « dans la poitrine et le ventre, il y a une certaine gravité (...) un sentiment de consentir à sa vulnérabilité ». Si l'on suit la comparaison, ces « points d'espérance » se-

raient dotées d'une plus grande vitesse intrinsèque et d'un écho temporel plus vaste que les « simples idées ».

L'appréhension de l'unité de la demi-journée est exprimée de deux manières. On trouve d'abord une description en termes de dynamique attentionnelle : « j'ai un revirement attentionnel vers le passé (les topos étaient bons) puis un vers le futur (ce que je pressens qu'il faut faire) et il y a le ralentissement » (BR24). Sont visés ici des actes mentaux (noèse) permettant de se donner une représentation holistique de la demi-journée (noème). Cette représentation apparaît suivant une modalité auditive/musicale : « un coup de gong, qui correspond au moment où j'ai eu tout à coup le sentiment d'une demande d'espérance, avec quelques phrasés de jazz-rock qui s'estompent et un accord wagnérien naissant » (BR25).

On peut, comme en A, considérer que, autour d'un « centre » constitué par l'ipséité sans concept de l'empan temporel visé, différents signifiants internes (visuels, kinesthésiques, auditifs) constellent, relativement proches du centre ; les différents commentaires se situant, quant à eux, sur une orbite plus éloignée. L'expression la plus juste, musicale, de l'ipséité en question contient pour ainsi dire toutes les autres formulations : les phrasés de jazz-rock qui s'estompent condensent le mouvement d'exposition des topos théoriques qui vient de s'achever et les accords wagnériens naissants sont, pour moi, de parfaits signifiants internes de l'espérance.

- Quelles **analogies et différences** relever entre ces deux appréhensions A et B d'un même empan temporel ?

Tout d'abord, l'un et l'autre cas témoignent d'un rapport holistique au temps, permettant au sujet d'appréhender d'un seul tenant un empan temporel plus grand qu'un vécu. Ce rapport au temps apparaît bien non loquace, antéprédicatif, dans la mesure où ce que l'évocation fait émerger du moment visé n'est pas un discours (le discours n'apparaît qu'à l'occasion de la première mise en mots au cours des entretiens) mais un ensemble de signifiants internes, de représentations sensorielles du temps. L'émergence d'un tel ensemble découle, pour reprendre une formulation de Vermersch, d'un mode d'appréhension « *caractérisé par sa rapidité et son aspect fugitif, capable de recontacter son produit mais difficile à stabiliser* » (2005b, p. 46).

En outre, la comparaison permet de retrouver,

dans la représentation en B de la première partie de la demi-journée, le même mouvement « descendant » exprimé en A : au passage de la blancheur, de l'éveil à l'obscurité, au sommeil en A correspond la courbe de saut en B, avec le corps qui s'alourdit en retrouvant le sol (BR8). La lassitude, sœur du sommeil, se retrouve également dans les deux cas (AR8, BR2). A noter que cette « descente » n'est pas dotée d'une valence fixe ; elle peut aussi bien d'associer à l'écrasement (la lassitude) qu'à l'ancrage au sol (BR8)<sup>10</sup>. En A et en B, l'appréhension de l'empan temporel visé s'exprime par des courbes dynamiques similaires.

Une différence notable apparaît cependant entre les deux cas de figure : si, en A, le mouvement de descente semble déboucher sur une occasion de « changer d'état d'esprit » (AR9), cette potentialité reste extrêmement vague. Elle est au contraire actualisée en B de par l'appréhension d'un second « saut » associé à l'espérance. Ce n'est donc qu'en B que, succédant à la « descente », l'anticipation d'un changement « d'état d'esprit » en cours d'émergence, qui concerne aussi bien les étudiants que moi, accède à la description. La courbe de l'empan temporel visé telle qu'elle est appréhendée en B complète et prolonge donc la courbe du même empan telle qu'elle est appréhendée en A. Ou : mon appréhension après-coup, en A, de l'empan de la demi-journée n'a pas retenu une part importante de ce qui est apparu en évoquant cet empan depuis une situation passée spécifiée, en B.

Par ailleurs, en vB2, l'introduction d'une variation du lieu d'où je parle (passage de parole à la co-identité prévalente à ce moment-là) constitue une des voies possibles pour décrire le complément de ma représentation de l'empan temporel visé sans laisser de côté la réduction égoïque associée. Cependant on peut aussi faire l'hypothèse que c'est la seconde co-identité qui s'est montrée capable d'une remémoration correcte de cela et que, partant, l'évocation en A, si elle avait été faite depuis cette co-identité aurait peut-être permis de contacter cette mémoire. Ces suppositions sont bien évidemment à documenter ; elles suggèrent que la prise en compte des co-identités,

<sup>10</sup> On pourrait encore interpréter cette descente comme le passage, dans la terminologie de Gilbert Durand (1969), d'un régime diurne à un régime nocturne de l'imaginaire.

c'est-à-dire du lieu d'où part le rayon attentionnel, pourrait s'avérer crucial dans la poursuite de l'exploration de l'acte d'évocation.

### 1.2. *Imagination et chronogenèse*

Revenons, en A, à cette « impression d'une foule de gens qui discutent. Il y a une épaisseur invraisemblable de discussions. Trop pour comprendre quoi que ce soit... Ca éteint mon éveil comme on ferme la lumière (...) tout ça est très vain » (AR8) quoique ouvrant sur un changement d'état d'esprit (AR9). La formulation est certes métaphorique mais si elle est pour une part inventée ou « créée » elle se doit d'être en même temps juste c'est-à-dire en partie « trouvée » : c'est cette justesse, cette qualité d'être également « trouvée », qui manquait à l'image du toboggan laquelle faisait l'impasse sur la discontinuité interne de cet empan temporel. Il y a bien là quelque chose comme de l'inspiration qui, à condition de rester adéquate à la « durée-graine » permet de donner forme à un empan temporel plus grand qu'un vécu.

Il en est de même en B, lors du « coup de gong, qui correspond au moment où j'ai eu tout à coup le sentiment d'une demande d'espérance, avec quelques phrasés de jazz-rock qui s'estompent et un accord wagnérien naissant » (BR25). La métaphore musicale, trouvée-créée, reste fidèle à la teneur de la durée-graine tout en l'exprimant pour la première fois sur le plan du représenté.

Ces métaphores, sans doute abstraites au sens où elles ne renvoient pas au vécu d'un moment spécifié, ne désignent cependant pas la classe des demi-journées de cours ; elles rendent compte selon deux points de vue différents, A et B, d'un empan temporel singulier. Ces métaphores se donnent, de plus, sur le mode sensoriel des signifiants internes qu'elles organisent. Mi-abstraites mi-sensibles, mi-trouvées mi-créées, ces métaphores m'apparaissent exprimer au plus près le mode non verbal d'appréhension que nous utilisons pour former ces objets méta empiriques que constituent les empan temporels plus vastes qu'un vécu. En ce sens, il semble fondé de considérer l'évocation sur son versant d'inspiration comme une chronogenèse.

### 1.3. *Pragmatique du temps imaginé*

En quoi, cependant, cette chronogenèse a-t-elle ou non été utilisée pour guider mon action lors de cette demi-journée ? Il nous faut nous re-

porter à B, à l'entretien 3.

Après avoir saisi la demande de réassurance des étudiants, « je me sens m'orienter vers un discours qui pourrait contribuer à les tranquilliser pour le cours laps de temps qui reste avant l'examen (...) Quelque chose en moi voudrait aller vite mais cette réorientation me ralentit au contraire. Alors que ce ralentissement se fait, j'entrevois de leur demander d'abord comment ils comprennent la notion et ensuite les valoriser en reprenant leurs mots dans une phrase synthétique » (BR2). La représentation de la demi-journée est ici en train de se reconstruire. Cette reconstruction s'appuie sur des revirements attentionnels : « un coup de sonde vers la première partie de la matinée, OK il y a eu assez de choses apportées, et un deuxième coup de sonde vers la deuxième partie de la matinée, comme un espace dégagé, pas encombré d'objet à y mettre mais il faut quelque chose d'un autre ordre, qui va rassurer » (BR12). Enfin, elle s'organise autour de l'espérance.

On peut parler ici aussi bien de reconstruction de mon appréhension de la demi-journée, de reconstruction d'un *pattern* ou d'un cadrage temporel provisoire ou encore d'un mouvement de redessiner le tout temporel de cette demi-journée. Pendant le temps de cours qui reste, ce nouveau pattern ou dessin ou cadrage me sert de référence pour guider mes actes pédagogiques. Ceux-ci adoptent un rythme plus lent. Mon mode de présence devient à la fois plus distant et plus empathique (BR18). Je m'oriente vers un autre type de discours (BR2) : « pas être efficace mais être juste » (BR13). Le contenu verbal des interventions est envisagé (valorisations directes ou indirectes) mais « ces petites choses ne font effet que si je les dis (...) sur un fond d'espérance, sur le fond de la... posture existentielle de l'espérance » (BR22). On touche là la spécificité du mode d'action pédagogique en train de se constituer : « l'espérance, elle est déjà en eux mais il doit y être répondu non sous forme de réponse mais par une autre espérance qui, parce qu'elle est en écho, est une reconnaissance » (BR21). Il ne s'agit plus de transmettre mais de reconnaître. Rappelons que les « points d'espérance » ont un « écho temporel » plus grand que celui des simples idées (BR23). Ainsi la reconnaissance résonne avec de l'existentiel, à l'échelle de l'existence, comme si le paysage temporel s'était soudain agrandi. Le cadrage temporel de la fin de la

demi-journée de formation se spécifie de résonner à vaste échelle temporelle et c'est là-dessus que je me guide pour agir pédagogiquement (mais il me semble que en retour ces actions donnent consistance au cadrage ou bien entretiennent mon accès au cadrage vaste). A noter que ce nouveau mode d'action pédagogique a ses corrélats sensoriels : « je ne suis pas en train de regarder depuis les yeux mais depuis plus en arrière (...) une détente du ventre aussi » (BR18).

### Perspectives

Quatre chantiers de recherche en psychophénoménologie, en eux-mêmes indépendants, se rencontrent à l'occasion de ce travail.

1. Celui de l'appréhension des empires temporels. J'en ai rappelé les principaux apports, dont certains ont été ici prolongés. D'autres notions ont été proposées, comme celle d'un fonctionnement holochronique (commentaires c, k). Parmi les commentaires, certains (a, b, f, g, h, i) ont porté, en référence aux feed-back dans les entretiens 2 et 4, sur les questions posées au cours des entretiens 1 et 3 pour évaluer leurs effets. D'autres commentaires encore aborde des points méthodologiques différents, par exemple celui sur les sous modalités temporelles (i) ou bien constatent que le mouvement attentionnel proposé par certaines questions, mouvement de reliance des éléments temporels en empires qui les englobent, est inverse du mouvement attentionnel de la fragmentation (a), comme si l'on utilisait dans un cas un microscope et dans l'autre un microscope. Ce caractère inverse m'a conduit à questionner dans quelle mesure on pouvait retrouver pour les *totalités* méta empiriques évoquées l'équivalent des index (singularité, présentification, remplissement) utilisés pour valider les *vécus* évoqués (b, d, j). C'est là un point parmi d'autres qu'il faudrait documenter davantage.

2. Celui des co-identités (commentaire h) que je n'avais pas prévu de traiter dans cet article quoique la question m'intéresse depuis longtemps. C'est le processus de recherche qui m'a conduit à proposer le déplacement de la parole dont il a été question. Cette procédure, qui re-questionne les modalités de la réduction egoïque dans le cadre de l'entretien d'explicitation, rejoint la réflexion de Vermersch soulignant que « tout rayon attentionnel a deux extrémités, et que si, à l'une d'elles, il y a bien ce qui est visé (...), il y a à l'autre l'ego qui vise »

(2005b, p.43)

3. Celui de l'imaginaire et d'une position de parole qui en relève. A ce sujet, les lectures suggérées par Vermersch (Wunenburger, Fleury, Durand) sont incontournables, notamment pour continuer d'affiner la distinction entre imaginaire et narrativité.

4. Celui de l'auto-explicitation comme méthodologie de recherche en première personne (e, i). En l'occurrence, lorsqu'un chercheur est le créateur d'hypothèses auxquelles, nécessairement, il s'attache, lorsqu'il est celui qui décide des dispositifs par quoi ces hypothèses vont produire des données dans leur rencontre d'un terrain, lorsqu'il est également l'acteur principal de cette production en tant qu'intervieweur, qu'il est en outre le terrain lui-même ainsi que celui qui décide de la validité des données recueillies, le risque d'auto-validation subreptice du processus global est beaucoup plus marqué que lorsque la recherche recourt à des entretiens duels. Cette dérive possible de l'auto-explicitation comme méthodologie de recherche, plutôt que de déboucher sur une disqualification comme l'introspection naguère (Vermersch, 1998), peut être analysée à travers la communication des travaux, la ré-expérimentation des dispositifs et à l'aide de ressources théoriques à déterminer. Ainsi, au-delà d'une attention particulière ici portée à la thématique du temps, la notion de position de parole imaginative, dans sa double acception créatrice et leurrante, remet au travail les questionnements épistémologiques et méthodologiques relatifs aux conditions de validité des recherches en première personne.

### Bibliographie

- Cartier Jean-Pierre (2004), « Un dispositif d'entretiens de recherche pour appréhender les transitions », in *Expliciter* n°56, pp.1-17.
- Durand Gilbert (1964), *L'imagination symbolique*, Paris, PUF
- Durand Gilbert (1969), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas
- Faingold Nadine (2001), « De moment en moment, le décryptage du sens », in *Expliciter*, n°42.
- Fleury Cynthia (2006), éd., *Imagination, imaginaire, imaginal*, Paris, PUF
- Galvani Pascal (1998), « Biographie et formation spirituelle amérindiennes », in Pineau G. (éd.), *Accompagnement et histoire de vie*, Paris, L'Harmattan.
- Golse Bernard et Missonnier Sylvain, 2006,

*Récit, attachement et psychanalyse. Pour une clinique de la narrativité*, Ramonville St-Agne, Erès

Greimas Algirdas Julien, *Du sens*, Paris, Le Seuil, 1983

Lesourd Francis, Vermersch Pierre (2002), « Des fenêtres attentionnelles temporelles. Discussion avec Pierre Vermersch », in *Expliciter* n° 46.

Lesourd Francis (2005), « Explorations psychanalytiques et psycho phénoménologiques de la notion d'enveloppe temporelle en formation d'adultes », in *Expliciter* n° 60

Lesourd Francis (2006a), « Contribution à l'étude des actes mentaux menant à l'émergence du sens », in *Expliciter* n°63.

Lesourd Francis (2006b), « Niveaux de mémoire et positions de parole », in *Expliciter* n°65

Marin Louis, *Détruire la peinture*, Paris, Flammarion, 1997

McAdams Dan (1993), *The stories we live by, Personal Myths and the Making of the Self*, New York, Guilford Press.

Piaget Jean (1974a), *La prise de conscience*, Paris, PUF.

Piaget Jean (1974b), *Réussir et comprendre*, Paris, PUF.

Richir Marc (1992), *Méditation phénoménologique*, Grenoble, Million

Ricœur Paul, *Temps et récit, Tome 1* (1983), Paris, Seuil.

Stern Daniel (1993), « L'enveloppe prénarrative », in *Journal de la psychanalyse de l'enfant : Naissance de la pensée, processus de pensée*, Paris, Bayard

Stone Hal, Stone Sidra (1997), *Le dialogue intérieur*, Gap, Le souffle d'or

Vermersch Pierre, (1993), « Pensée privée et représentation dans l'action », in Weill A., Rabardel P., Dubois D., (eds), *Représentations pour l'action*, Octares, Toulouse.

Vermersch Pierre (1994), *L'entretien d'explicitation*, Paris, ESF.

Vermersch (1996), « Pour une psychophénoménologie 2/ Problèmes de validation », in *Expliciter* n° 14

Vermersch Pierre (1998), « L'introspection comme pratique », in *Expliciter*, n°22.

Vermersch Pierre (2001), « Psychophénoménologie de la réduction », in *Expliciter* 42

Vermersch Pierre (2002), « L'attention entre phénoménologie et sciences expérimentales, éléments de rapprochement », in *Expliciter* 44.

Vermersch Pierre (2005a), « Présentation

commentée de la phénoménologie du "sens se faisant" à partir des travaux de Marc Richir », in *Expliciter* n° 60.

Vermersch Pierre (2005b), « Approche psycho-phénoménologique d'un « sens se faisant ». II. Analyse du processus en référence à Marc Richir », in *Expliciter* n° 61

Vermersch Pierre (2006), « Vécus et couches des vécus », in *Expliciter* 66

Vigne Jacques, *Méditation et psychologie*, Albin Michel, 1996

Wunenburger Jean-Jacques (1991), *L'imagination*, Paris, PUF

Wunenburger Jean-Jacques (1997), *Philosophie des images*, Paris, PUF

Wunenburger Jean-Jacques (2002), *La vie des images*, Grenoble, PUG

Wunenburger Jean-Jacques (2003), *L'imaginaire*, Paris, PUF

Wunenburger Jean-Jacques (2006), « La créativité imaginative, le paradigme autopoïétique », in C. Fleury, *Imagination, imaginaire, imaginal*, Paris, PUF.

